

M, l'homme de la Providence : Mussolini règne seul

Roman historique. L'énorme saga de Scurati s'intéresse aux années 1925-1932. Le Duce est au pouvoir. Et ne le partage plus



M, l'homme de la Providence T2

de Antonio Scurati (*M l'uomo della Provvidenza*, trad. Nathalie Bauer), ed. Les Arènes, 625 pages, 24, 90 euros

Antonio Scurati permet aux lecteurs de voir glisser une société démocratique vers un état totalitaire

Fresque monumentale, *M*, se révèle aujourd'hui un succès tant critique que populaire, avec notamment 500 000 exemplaires vendus en Italie et une traduction dans 38 pays. Et cela se conçoit aisément tant Antonio Scurati parvient à marier le parcours de Benito Mussolini, ses méandres politiques, les braises de cette époque, bref, les faits historiques, avec son talent d'écrivain. Le chroniqueur du *Corriere della Serra*, avec ce deuxième tome, là encore, de plus de 600 pages, poursuit son découpant journal du fascisme italien, quasiment au jour le jour, pénétrant la psyché du Duce comme celle de sa maîtresse Margherita Sarfatti, de ses lieutenants du parti, le remuant Roberto Farinacci ou encore Augusto Turati.

Scurati alterne les points de vue, sculpte patiemment le portrait d'un homme de pouvoir qui, dans ces sept années au sommet de l'Etat, va mettre en place sa dictature, par touches successives. Il va d'abord, le 9 novembre 1926, faire voter une loi pour éliminer toute opposition au sein même de l'assemblée. Un jour sombre qui voit les députés socialistes se faire lyncher par les chemises noires à la sortie de l'hémicycle. En même temps, ou presque, Mussolini prend à son compte pas moins de sept ministères, crée la redoutable police politique, l'OVRA, et organise un référendum qui plébiscite le fascisme... le pouvoir total, univoque, est en place. Et c'est aussi la période de reconquête coloniale, dans les sables brûlants de Libye. Certes, à 43 ans, dans ses rêves de grandeur italienne, le Duce multiplie les travaux publics, encourage, sous la menace, la fertilité. Outre-Atlantique, le *Washington Post* salue l'homme d'État. Winston Churchill *himself* y va de son couplet. Pour ces tenants du libéralisme, tout vaut mieux que le communisme.

Mais, malgré tout, l'enfant d'Emilie-Romagne, fils de forgeron, doit veiller au grain. L'opposition n'est peut-être plus politique mais elle reste violente. Il échappe ainsi à une poignée d'attentats, un peu par miracle, un peu par maladresse de ses adversaires. Et des adversaires, il en a au cœur même de son parti. Farinacci, le premier. Il faut faire œuvre de diplomatie pour résoudre les conflits internes, écarter aussi les profiteurs, les fascistes de la dernière heure plus soucieux de perpétuer leur influence.

En disséquant avec tant de détails la montée du Duce comme dictateur, Antonio Scurati permet aux lecteurs de voir glisser une société démocratique vers un état totalitaire. Rarement on aura approché de si près, le premier fascisme de la planète, celui-là même qui inspirera quelques années plus tard Adolf Hitler. L'œuvre de Scurati est précieuse autant d'un point de vue historique que littéraire. ■

Christophe Laurent